

# Le Royaume de Kensuké

de Michael Morpurgo

J'ai disparu la veille de l'anniversaire de mes douze ans. Le 28 juillet 1988. Aujourd'hui seulement, je peux enfin raconter toute cette histoire extraordinaire, la véritable histoire de ma disparition. Kensuké m'avait fait promettre de ne rien dire, rien du tout, jusqu'à ce que dix ans au moins se soient écoulés. C'était presque la dernière chose qu'il m'a dite. J'ai promis et j'ai dû vivre dans le mensonge. J'aurais pu laisser dormir les mensonges assoupis, mais plus de dix ans ont passé, maintenant. Je suis allé au lycée, à l'université et j'ai eu le temps de réfléchir. Je dois à ma famille et à mes amis, à tous ceux que j'ai trompés si longtemps, la vérité sur ma longue disparition, sur la façon dont j'ai survécu après avoir échappé de justesse à la mort.

Mais j'ai aussi une autre raison de parler, une raison bien meilleure. Kensuké était un grand homme, un homme bon, et il était mon ami. Je veux que le monde le connaisse comme je l'ai connu.

Jusqu'à onze ans environ, jusqu'à ce que la lettre arrive, je menais une vie ordinaire. Nous étions quatre à la maison : ma mère, mon père, Stella et moi. Stella Artois, c'est ma chienne, avec une oreille dressée et l'autre tombante, un berger noir et blanc qui avait l'air de savoir à l'avance ce qui allait arriver. Mais même elle n'aurait pu prévoir qu'une lettre allait changer nos vies pour toujours.

En y repensant, il y avait une régularité, une certaine monotonie dans ma petite enfance. Je descendais la rue tous les matins pour me rendre à mon « école de singes ». C'est mon père qui l'appelait ainsi car il disait que les enfants piaillaient, criaient et se pendaient par les pieds dans la cage à écureuil de la cour de récréation. De toute façon, pour lui, j'étais toujours une « bille de singe », quand il était d'humeur plaisante, ce qui arrivait souvent. En réalité, l'école s'appelait St Joseph, et je m'y sentais plutôt bien. Après l'école, tous les jours, quel que soit le temps, j'allais jusqu'au terrain de

jeux jouer au football avec Eddie Dodds, mon meilleur ami sur Terre, ainsi qu'avec Matt, Bobbie et les autres. C'était un endroit assez boueux. Dès qu'on donnait un coup de pied dans le ballon, il retombait et s'enfonçait dans la boue. [...]

Tous les week-ends, je faisais la distribution des journaux de la boutique de M. Patel, au coin de la rue. J'économisais de l'argent pour m'acheter un VTT. Je voulais aller faire du VTT dans la lande avec Eddie. L'ennui, c'était que je dépensais au fur et à mesure tout ce que j'économisais. Et je n'ai pas changé.

Le dimanche était vraiment un jour spécial, je m'en souviens. Nous allions faire de la voile sur le lac artificiel, tous les quatre. Stella Artois aboyait de toutes ses forces contre les autres bateaux, comme s'ils n'avaient pas le droit d'être là. Mon père adorait la voile. Il disait que l'air était clair et propre, sans poussière de brique - il travaillait à la briqueterie. C'était un fou de bricolage. Il pouvait tout réparer, même ce qui n'avait aucun besoin de l'être. Ma mère, qui travaillait à mi-temps dans la même fabrique de briques, était ravie, elle aussi. Je me souviens d'elle une fois, assise à la barre, rejetant la tête en arrière, dans le vent, et respirant à fond. « C'est comme ça, s'était-elle écriée, c'est comme ça que la vie doit être ! Magnifique, tout simplement magnifique ! » C'était toujours elle qui portait la casquette bleue. Elle était indiscutablement le capitaine. Dès qu'il y avait un peu de vent, elle le trouvait et savait le prendre. Elle avait vraiment du flair. [...]

Puis la lettre arriva. Stella Artois la déchiqueta à moitié ; l'enveloppe était humide et montrait des traces de crocs, mais ce que l'on réussit à lire nous suffit. La briqueterie allait fermer. Mes parents étaient tous les deux licenciés.

Il y eut un terrible silence, ce matin-là, autour de la table du petit-déjeuner. Ensuite, nous ne sommes plus jamais allés faire de la voile le dimanche. Je n'ai pas eu besoin de demander pourquoi. Ils essayèrent tous les deux de trouver un autre travail, mais il n'y avait rien.